

La révélation

J'avais mal dormi, impossible de trouver une position qui me permette d'oublier le poids de mon ventre, de plus la nuit, il bouge, comment dormir quand ça s'agite ainsi dans votre utérus.

Je n'en voulais pas de ce cinquième enfant, enfin pas tout de suite. Gabriel a sept ans, Clotilde six, Emmanuel quatre et Augustin deux, mais Pierre-Henri m'avait prévenu avant notre mariage, il voulait fonder une grande famille, constituer un clan harmonieux autour de lui dont il serait fier. Il ne m'a pas caché qu'il m'a aimée, certes, pour les valeurs spirituelles et religieuses que nous partagions mais aussi pour mon physique, je suis grande, mince, enfin mince je fais tout pour le rester malgré l'enchaînement des grossesses. Je sais qu'il serait très déçu si je m'épaississais. Pierre-Henri a toujours été complexé par sa taille, 1,70 m, il souhaitait que ses fils le dépassent d'où le choix d'une femme grande.

Il est issu d'une famille versaillaise de sept enfants dont cinq ont suivi des parcours de prestige, mon mari a fait Centrale. Le sixième s'est suicidé et une des filles en rupture avec sa famille est partie vivre à l'étranger. Il dort à mes côtés avec sa silhouette menue, il n'a pas pris un gramme depuis huit ans que nous nous sommes mariés. C'est un homme droit, juste, attentif à sa façon, il ne déroge pas à ses valeurs. Ses goûts sont très classiques, jusqu'à présent je n'ai pas réussi à introduire la plus légère fantaisie dans ses tenues vestimentaires.

Nous nous sommes connus lors de réunions paroissiales, c'est mon père qui m'a poussé à m'y inscrire, il estimait que dans ce cadre, je rencontrerais quelqu'un de responsable, pas le genre d'énergumène que l'on croise à la fac. J'ai été très surprise par la composition de ce groupe, des jeunes gens du même âge, tous dans des cursus scolaires enviés, soignés de leur personne, je ne m'attendais pas à une telle homogénéité. J'ai vite compris que ce groupe fonctionnait comme un site de rencontre pour des jeunes de milieux favorisés, désirant construire une famille avec un conjoint partageant leurs valeurs et leurs origines sociales.

Le père Frédéric qui animait le groupe était jeune lui aussi, bel homme et surtout très cultivé. Faire partie de l'élite m'a plutôt flattée, je n'avais pas d'idées très arrêtées sur mon avenir, je préparais l'agrégation de lettres, j'avais toujours été une excellente élève, très bosseuse surtout. Le travail intellectuel avait été mon refuge, il me préservait des aléas de la vie.

Pierre-Henri était loin d'être le plus séduisant avec sa silhouette d'adolescent, son visage étroit et sa coupe de cheveux à ras. L'éloquence n'était pas non plus sa qualité première. Je me

serais plutôt tournée vers Mathieu ou Paul qui conjuguèrent physique et rhétorique. C'est lui qui a jeté son dévolu sur moi dès la première réunion avec un déterminisme et une volonté qui m'ont touchée. La convoitise des hommes ne m'était pas étrangère, j'avais beau être discrète dans mes tenues, ma silhouette élancée, mon visage fin et régulier ne laissaient pas indifférent. Avec ce garçon là c'était autre chose, dès le premier regard il avait décidé que Dieu m'avait mise sur son chemin pour l'accompagner sur Terre.

Le père Frédéric a servi d'intermédiaire, vantant les qualités de Pierre-Henri, homme discret et brillant qui ne serait jamais défaillant à mes côtés. Le coup de pouce du prêtre a sans doute participé au fait que je me suis laissée séduire par cet homme discret et têtue. Sa famille m'a bien accueillie, parler de chaleur serait excessif.

Mon père était enchanté, il n'aurait plus à s'inquiéter pour mon avenir. Mon père est catholique, il a un peu délaissé la pratique lorsque ma mère nous a brusquement quittés pour suivre un homme d'affaires sans doute beaucoup plus attrayant que son mari. Il s'est retrouvé seul à nous élever, mon frère avait 12 ans, moi dix. Heureusement pour nous, nos grands-parents paternels ont été très présents. Ma mère s'est à nouveau manifestée à ma majorité, elle voulait me revoir et m'expliquer, je ne l'ai pas souhaité. Elle m'envoie ses vœux à chaque nouvelle année. Je ne réponds pas mais Pierre-Henri désire que nous lui adressions un faire part de naissance à chaque nouveau bébé, elle vit en Australie.

Il est six heures, je ne dors pas, je n'en peux plus de me tourner et me retourner, encore trois mois à tenir, mon conjoint dort comme un bébé.

Cette nuit je me suis levée deux fois pour Emmanuel, il fait beaucoup de cauchemars. Mon mari pense que c'est parce qu'il est né prématuré et a dû rester trois semaines en couveuse avant que nous puissions le récupérer. Il m'a proposé de le réveiller la nuit quand il y a un problème, lui n'entend rien, mais d'une part je dors si mal que de me lever ou pas, ça ne change rien, et d'autre part, Pierre-Henri travaillant beaucoup, a besoin de sommeil pour récupérer.

Je suis bien, seule dans la cuisine, j'écoute la radio, je me fais un café léger, je me sentirais presque libre si je n'avais pas ce poids qui me déséquilibre dès que je suis debout. Aujourd'hui c'est dimanche, nous allons tous ensemble à la messe de 10 heures, Pierre-Henri y tient. Le même père Frédéric, fier des couples qu'il a unis et de leur progéniture, anime cette messe à laquelle il souhaite que les familles participent au complet. Les petits peuvent se promener dans les travées, les parents circulent avec les landaus. Une messe doit être vivante :

« Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent » a dit Jésus, dicit Saint Luc.

J'aime cette messe joyeuse et bruyante avec tous ces petits qui courent et ces jeunes couples qui partagent nos convictions. Je me sens chez moi, à l'abri, protégée. C'est une grande famille que nous formons. Le père Frédéric connaît tous les enfants, les appelle par leur prénom, sa mémoire est remarquable.

Augusta a préparé les vêtements des petits, ils sont si beaux mes petits blonds dans leur tenue du dimanche. Mon mari est fier quand nous arrivons tous ensemble, si jeunes, si mignons...

Je lutte depuis ce matin contre une envie de pleurer, ça m'arrive lorsque je suis fatiguée, je suis en colère contre moi car j'ai vraiment tout pour être heureuse. Une vie tellement privilégiée, une famille formidable, un environnement enviable et Augusta notre jeune aide venue des Philippines qui arrive à 9h30 après avoir déposé son enfant à l'école et repart le soir à 18 heures lorsque les petits ont pris leur bain et que le dîner est prêt. Il ne me reste qu'à les faire souper et les coucher, la plupart du temps ils dorment lorsque Pierre-Henri rentre vers 20h30. Le matin je suis seule pour les réveiller, les faire déjeuner et déposer les grands à l'école. Il n'y a qu'Augustin qui n'est pas encore scolarisé. Je peux profiter de lui parce qu'Augusta s'occupe de tout dans la maison.

Le midi, c'est elle qui va les chercher et les raccompagne. La cantine est chère dans les écoles privées, de toute façon mon mari ne souhaite pas qu'ils déjeunent à l'école. Lui n'y a jamais mangé et s'en félicite. Moi j'y suis toujours restée et je ne m'en plains pas.

Mes enfants ne me ressemblent pas, tous les quatre sont blonds aux yeux bleus comme leur père, c'est curieux car de mon côté, nous sommes bruns aux yeux marron.

- « J'espère que tu leur a au moins donné les gènes de ta taille » m'a-t-il dit il y a peu de temps en constatant que Gabriel avait des copains qui le dépassaient d'une tête. Le « au moins » m'a contrariée, Pierre-Henri est plutôt délicat, il met un point d'honneur à ce que notre couple fasse des envieux, nous devons donc être en permanence vigilants sur nos échanges, c'est assez naturel, nous nous respectons.

Hier soir, il a constaté la présence une varice sur mon mollet, il a remonté ma chemise de nuit : « elle monte jusqu'à l'aîne, il faudra la faire scléroser après ton accouchement. »

– On verra, c'est juste une veine gonflée en fin de journée, ça ne me fait pas mal.

– Je ne veux pas que tu gardes une varice sur la vulve.

Ce mot dans sa bouche, c'était une première. Notre sexualité me satisfait, encore que je n'ai aucun mode de comparaison, mais nous n'en parlons jamais. Le lendemain je me suis examinée de près, nue dans la salle de bain. Mes longues jambes à la peau si blanche sont marbrées, une veine est gonflée et en examinant avec une glace, je constate que mes grandes lèvres sont aussi gonflées et bleutées. Hormis la proéminence de mon ventre, je n'en suis qu'au sixième mois, mes fesses se sont avachies, mes seins gonflés pendent lamentablement, mon visage est marqué par le masque de grossesse, tout mon corps s'est abîmé, cette cinquième grossesse m'a ravagée.

Les petits arrivent en criant qu'ils ont faim, Pierre-Henri les suit, il a l'air radieux.

– On déjeune vite les enfants et on se fait beau, ce matin il y a la messe avec le père Frédéric et ensuite surprise, j'ai réservé au restaurant « L'enfant de cœur » juste derrière la paroisse. Comme cela maman n'aura rien à faire et soyez gentils avec elle, elle a l'air épuisé.

Ce petit restaurant est toujours complet le dimanche, les gens s'y engouffrent après la messe. C'est la première fois que Pierre-Henri prend ce genre d'initiative, je sais qu'il adore déjeuner chez lui le dimanche entouré de sa petite famille, partageant un poulet-frites comme le faisaient ses parents.

Je suis heureuse, j'ai souvent envié nos amis qui s'y retrouvaient, ils nous l'ont d'ailleurs plus d'une fois proposé mais mon mari est un peu sauvage, il aime passer le dimanche avec les petits, ils jouent beaucoup ensemble ce jour-là.

A l'heure dite nous sommes prêts pour la messe, petite contrariété, Pierre-Henri n'aime pas le duffle coat rouge que j'ai acheté en solde pour Clotilde, il lui ôte et le remplace par le manteau bleu pâle offert par sa mère, un peu vieillot à mon goût, avec le bonnet assorti.

Le père Frédéric vient nous saluer, il me dit : « cette nouvelle grossesse vous réussit, vous êtes magnifique. » Je me sens rougir, ce compliment me ravit, je regarde mon mari qui esquisse un sourire, coincé dans son nœud de cravate qu'il a trop serré. Et soudain, je le trouve rétréci dans son petit costume étriqué, démodé avec son horrible chemise blanche et sa cravate tandis qu'autour de nous, les hommes arborent des chemises ouvertes, seul jour de la semaine où ils peuvent le faire. Même le curé est magnifique avec sa large stature. Pierre-Henri lui a dû perdre du poids tandis que j'en prenais, ses épaules sont voutées, il semble avoir perdu quelques centimètres, je le trouve « resserré » et sent une bouffée de haine monter en moi.

La messe est commencée depuis un moment, l'église est joyeuse, les enfants y sont rois, le père a entamé un prêche sur le rôle des parents qui ne doivent pas trop projeter sur leur descendance et accepter les choix souvent non partagés faits par ces futurs jeunes adultes. Je trouve son prêche très percutant et l'apprécie tandis que j'observe le regard non plus impassible mais franchement agacé de mon époux. C'est à ce moment qu'Emanuel va vers son père et lui parle à l'oreille, je n'entends que la réponse :

– Demande à ta mère.

– Maman, j'ai envie de faire pipi.

– S'il te plaît, Pierre-Henri, tu peux l'accompagner, je veux écouter le prêche.

– Non, vas-y toi, répond-il sans même prendre la peine de tourner la tête.

N'ayant pas le choix, je sors avec le petit. Lorsque je reviens, le prêche est terminé, je suis déçue de ne pas avoir entendu la fin. Je me console en sachant que le père écrit toujours ses interventions, je lui demanderai qu'il me prête le texte pour le lire.

Nous sortons de l'église, nous nous connaissons tous et échangeons des banalités. Nous disposons d'un quart d'heure de battement avant de nous rendre au restaurant. Emmanuel, notre enfant exigeant, réclame son doudou.

– Tu as oublié de le prendre ? demande Pierre-Henri.

– On ne l'emmène jamais à l'église d'habitude.

– Oui, mais là, nous allons restaurant, tu aurais pu y penser. Sans son doudou il va être infernal.

Je comprends le message et signifie à Pierre-Henri que je vais chercher le doudou. Le petit veut m'accompagner bientôt suivi par Clotilde et Gabriel. Les trois courent sur le trottoir loin de moi, j'ai beau les appeler... J'ai peur qu'ils traversent et soudain je m'effondre, en larmes, pliée en deux.

Un couple s'approche et me propose de l'aide, je réponds en bafouillant que mes enfants courent devant et ne m'écoutent pas. Mais à ce moment, les trois petits reviennent dans ma direction l'air inquiet : « maman, pourquoi tu pleures ? ».

Je m'excuse et nous filons tous les quatre chercher le doudou. Je sèche mes larmes et vais dans la salle de bains me mettre un soupçon de maquillage pour les camoufler, mon mari n'aime pas ça, il me veut naturelle.

Nous revenons sur le parvis de l'église, Pierre-Henri discute avec le père Frédéric, je le soupçonne de se plaindre de moi, de lui dire que je vis mal cette nouvelle grossesse. Un ami se dirige vers moi, il porte son petit dernier, il m'embrasse chaleureusement.

– Pas trop difficile ce nouveau bébé ? On peut dire que vous ne perdez pas de temps, tu es vraiment très courageuse, toujours aussi superbe.

Mon époux et le père viennent vers nous.

– Je disais à ta femme de bien se ménager, c'est éprouvant pour le corps, ces grossesses successives.

– C'est le kiné qui parle ! répond Pierre-Henri avec un soupçon d'agressivité.

– Bien sûr, ça ne me regarde pas, mais mieux vaut être préventif avec les problèmes de dos.

- Les femmes ont toujours été beaucoup plus courageuses que les hommes, coupe le père Frédéric avec humour.

Mathieu le kiné est encore plus grand que le curé. Mon époux me semble si petit, rabougri, j'ai une soudaine envie de me jeter dans les bras d'un homme grand, solide, drôle, qu'est-ce qui m'arrive, sûrement un dérèglement hormonal. Mathieu se penche vers moi et fait claquer un baiser sur mon front.

– N'hésite pas à m'appeler si tu as des douleurs, je trouverai toujours le moyen de te caser.

Le père Frédéric ajoute : « si vous vous sentez lasse, vous pouvez passer au presbytère je serai là pour vous écouter. » Tant de sollicitude me touche, mais le silence de Pierre-Henri m'inquiète, il a cet air buté qui m'avait séduite et que je supporte de moins en moins.

– Il est temps d'aller déjeuner.

Nos quatre trésors sautent de joie autour de leur père, ils sont peu habitués à ce genre de sortie. Je traîne un peu la jambe derrière, je sens une douleur au niveau des reins et du dos, comme si les paroles de Mathieu avaient levé un voile, j'ai le droit d'avoir mal, de ressentir des souffrances, mon corps a le droit de se rebeller.

Au restaurant on nous installe autour d'une table ronde, mon mari trône entre nos deux aînés tandis que les deux petits sont autour de moi, ce sera donc à moi de m'occuper d'eux, je sais qu'il supporte mal l'agitation d'Emmanuel, je ne dis rien.

– Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais si malheureuse, tout le monde a pitié de toi, je passe pour un terrible égoïste, c'est agréable, merci !!

Son ton est froid, sans affect.

– Je souhaiterais que nous passions un agréable moment tous ensemble, on reparlera de tout cela plus tard si tu veux bien.

Je suis moi-même étonnée du calme avec lequel je réponds. Gabriel a sans doute l'intuition de ce qui se passe et pose à son père des questions sur le réchauffement climatique et son impact sur les animaux, ils ont abordé le sujet à l'école et il sait que son père adore jouer au professeur. Clotilde fait mine d'écouter et joue avec sa mie de pain. Augustin a posé sa tête sur mon ventre, il ne va pas tarder à s'endormir. Nous commandons rapidement les plats. J'ai très envie d'un verre de vin blanc frais mais je sais que ce n'est pas recommandé dans mon état. Je ne bois jamais mais ne peux concevoir le restaurant avec un verre d'eau plate. Tant pis, je m'adresse directement au serveur évitant de croiser le regard de Pierre-Henri qui s'est commandé une demie bouteille de rouge.

Les plats des enfants arrivent rapidement, steak haché purée car il n'y a plus de frites, ils sont un peu déçu mais n'en disent rien à l'exception d'Emmanuel qui a décrété qu'il ne mangerait pas cette purée. Son père tente de le raisonner sur un ton très posé.

Le petit jette son doudou par terre, le mieux dans ces cas là, c'est de ne pas lui parler, en général ça passe. Mais son père, qui n'a pas l'habitude de gérer ses crises à table, s'obstine. Je sens que la situation risque de se dégrader. Je tourne un regard suppliant vers mon mari :

– Si tu insistes, ça risque de dégénérer.

Clotilde qui connaît bien le problème me soutient

– Ça va passer papa, faut pas le regarder.

– Qui éduque qui dans cette famille ?

Son ton a monté et je sens des regards se poser sur nous. Je me baisse comme je peux, ramasse le doudou et caresse les cheveux d'Emmanuel, il est fatigué.

– Félicite le pendant que tu y es !

– Tu devrais plutôt te réjouir d'avoir globalement des enfants aussi faciles.

Nos deux aînés, qui n'en perdent pas une de notre joute verbale, tentent une nouvelle diversion en évoquant l'idée que l'on pourrait se rendre à la piscine tous ensemble. J'acquiesce trouvant idée excellente, enfin plutôt la diversion, parce que l'idée de me montrer en maillot de bain dans mon état ne m'exalte pas.

– Ce serait excellent pour tes problèmes de dos et ça calmerait Dingo.

– C'est qui Dingo ? demande Gabriel.

– Tu sais bien le personnage de Walt Disney

– Ah oui, répond Gabriel sans comprendre.

Ce n'est pas la première fois que Pierre-Henri a recours à ce surnom en parlant de notre enfant. « Toute famille a droit à son dingo, chez nous il y en avait deux, chez toi c'était ta mère » m'avait-il dit quelques temps plutôt.

Je ne porte pas ma mère dans mon cœur après ce qu'elle nous a fait mais la traiter de la sorte était insupportable, c'est la première fois que je me suis mise vraiment en colère lui demandant de ne jamais plus avoir recours à ce surnom, pas plus concernant ma mère que notre enfant. Je réalisais à cet instant précis combien la peur de s'écarter de la norme était prégnante chez cet homme.

La fin du repas s'est bien passée, nos deux grands ont beaucoup questionné leur père, ce qu'ils ne peuvent faire en semaine. Les deux petits somnolaient contre mon ventre et moi j'observais ce tableau familial de très loin, comme un peintre qui en relèverait les moindres détails.

La petite main de Clotilde qui se posait sur celle de son père pour attirer son attention, les phrases qu'elle préparait soigneusement dans sa tête pour le séduire, ses petites mimiques tandis que Gabriel assurait sa position d'aîné à la droite du Père.

Quelle place pourraient prendre les deux autres ? Et moi la génitrice accueillie à la table parce qu'on ne pouvait faire autrement ?

Mon mari n'a jamais voulu connaître le sexe de nos enfants durant la grossesse, par ricochet, je ne l'ai jamais su non plus. Il prétendait qu'il fallait laisser faire mère nature, s'en remettre à Dieu. Je sais qu'il souhaitait une autre fille et craignais de le décevoir une nouvelle fois. Au retour Pierre-Henri a porté Augustin qui s'était endormi, je lui avais suggéré de porter Emmanuel qui dormait également et dont le réveil se révélerait difficile. Il n'a pas essayé de comprendre, appliquant sa règle, c'est le plus petit que l'on porte.

– Oui, mais Augustin accepte beaucoup mieux d'être réveillé et se rendort ensuite, ce qui n'est pas le cas d'Emmanuel.

Il ne m'a pas répondu, j'ai pris notre enfant dans les bras et l'ai porté jusqu'à la maison. Il est à peine plus lourd que son petit frère.

– Si tu veux faire un grand prématuré, continue, s'est contenté de dire l'homme qui est son père.

J'ai déposé mon enfant sur son lit et me suis allongée à côté de lui. « Et si je souhaitais que ce nouvel enfant n'arrive jamais ? » Puis, je me suis endormie. Ce sont les petits qui m'ont réveillée vers 19h30 : « le repas est prêt, papa s'est occupé de tout pour que tu te reposes. »

J'avais dormi toute la journée. « C'était super, on a joué tous ensemble avec papa. »

- Quel héros ce père ! C'est ce qui est sorti de ma bouche, je me suis trouvée stupide.

La soirée s'est bien passée, les enfants étaient calmes et leur père ne m'a pas adressé la parole. Le soir, dans le lit conjugal, il m'a dit :

– Ils sont faciles à garder nos enfants, nous avons de la chance et quand tu n'es pas là, Emmanuel ne se fait pas remarquer. Concernant ta grossesse, je ne te toucherai plus jusqu'à la naissance, tu lui en fais bien assez voir comme ça, je ne vais pas en rajouter.

Sur ce, il m'a embrassé sur le front, s'est tourné et endormi dans les cinq minutes.

Notre sexualité a toujours été satisfaisante, concernant mes grossesses nous avions d'un commun accord décidé que c'était un état naturel et que nous n'avions pas à nous priver l'un de l'autre. Pierre-Henri me faisait l'amour jusqu'à l'accouchement, je crois qu'il aimait les variantes nécessaires compte tenu de mon gros ventre et moi j'étais satisfaite.

Ce soir-là j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir, il est vrai que j'avais dormi toute la journée mais il y avait autre chose, pour la première fois, je doutais de notre couple, de notre avenir familial. Je doutais de mon amour pour lui. Ce qui m'avait plu en lui me devenait insupportable.

Après l'agrégation, j'ai fait une année de stage mais je n'ai jamais enseigné puisque je me suis mariée et suis tombée enceinte tout de suite. Pierre-Henri voulait que je sois une mère au foyer, j'étais d'accord. De toute façon avec cinq enfants je ne pourrais jamais travailler et mon époux m'assurait un confort de vie que je ne trouverais pas ailleurs.

Il fallait que les choses s'arrangent. J'irai trouver le père Frédéric, cela me fera du bien de discuter avec lui et je prendrai rendez-vous avec Mathieu, un massage du dos et des reins atténuera mes douleurs, et sentir ses mains larges sur ma peau, ce sera un bonus.

Dès le lendemain je suis passée voir le père Frédéric qui m'a tout de suite reçue et écoutée. J'ai été honnête, j'ai confiance en lui, je lui ai raconté le départ de ma mère, mon désir de construire une famille solide, la personnalité de Pierre-Henri, sa rigidité, mes doutes. Il m'a écoutée sans jamais m'interrompre, quand j'ai eu fini, à mon tour je l'ai écouté.

- Agnès, jamais je ne me permettrais de vous donner des conseils en matière conjugale, ce serait malvenu de ma part, de plus, je pense que Dieu n'est pas un donneur de leçons, s'il a donné la vie à l'homme, c'est pour lui laisser son libre arbitre. Je connais Pierre-Henri depuis longtemps ainsi que sa famille, ils ont été très affectés par le suicide de Victor, c'était le plus brillant mais aussi le moins docile. Plutôt que de le soutenir dans ses projets, ils ont tout fait pour lui mettre

des embûches, persuadés que c'était ainsi qu'ils l'aideraient le mieux. Victor était plus fragile qu'il ne le laissait paraître. Ils se sont ensuite sentis responsables de sa mort et comme cela était insupportable, ils se sont arc-boutés, rigidifiés sur leurs idées, à commencer par Pierre-Henri qui a terriblement souffert de l'absence de son frère d'un an son cadet. Lorsqu'il vous a connue, il s'est persuadé que Dieu vous avait mis sur son chemin, que vous étiez l'unique. J'ai tenté en vain de le raisonner, il était tellement entier, illuminé... Vous étiez la seule possible. Je craignais que ce soit trop lourd à porter pour vous mais vous aviez l'air très amoureuse, alors je me suis réjoui. L'acharnement de Pierre-Henri à construire au plus vite une grande famille pour prouver qu'il ferait mieux que ses parents m'a à nouveau inquiété.

- Vous devez penser à vous aussi, Agnès, vous avez le droit de lui dire stop, 4 ou 5 enfants, dans notre société c'est déjà beaucoup. Vous avez fait des études, vous êtes une femme douée, vous avez droit à une vie professionnelle personnelle et s'il ne vous respecte pas, c'est que son amour n'est pas le bon. Vous n'êtes pas en faute c'est votre vie ».

Je n'en croyais pas mes oreilles, le père Frédéric était un type moderne, cultivé, intelligent, mais là son discours me scotchait. Nous avons pris rendez-vous deux jours plus tard, il m'a fait promettre d'avoir une conversation avec mon mari où je lui exposerais mes réflexions. Il était prêt à nous recevoir tous les deux pour en parler devant un tiers. Je suis ressortie totalement légère et euphorisée par cet entretien, et me suis dirigée directement vers le cabinet de Mathieu. Pour une fois Augusta gèrera seule le déjeuner des enfants, je lui passerai un coup de fil pour l'informer.

Mathieu m'accueillit à bras ouverts, il venait d'avoir un désistement, je tombais à pic. Il m'a demandé de me mettre en sous-vêtements et m'a fait asseoir sur sa table de massage tandis qu'il commençait à détendre mes reins. Il m'a questionné sur le sexe du bébé avenir.

- Ah je ne sais pas, Pierre-Henri n'a jamais voulu savoir.
- Mais toi tu ne désirerais pas te préparer ?
- Si, bien sûr, mais c'est difficile dans un couple quand l'un des deux ne veut pas savoir.
- Je ne comprends pas pourquoi tu te sacrifies, Pierre-Henri n'est pas un tyran que je sache.
- Non bien sûr, mais je pense qu'il serait contrarié que je sache et pas lui.
- Mais c'est son choix à lui, pas le tien.
- Oui, tu as raison, disons que je n'ai pas l'énergie pour le contrarier.
- Ton corps non plus n'a pas beaucoup d'énergie, tes muscles sont affaiblis, ta colonne se tasse, il est temps de faire quelque chose.

– Rassure moi, mon corps ressemble encore à quelque chose, ou c'en est fini pour moi de ma féminité ? Surprise d'avoir autant d'audace, je restai suspendu à sa réponse.

– Tu es toujours magnifique et crois moi, si Pierre-Henri ne t'avait pas mis la main dessus avec l'exclusivité dès que tu as intégré notre groupe, on était plus d'un à être intéressé ! Je devins rouge comme une tomate et ne pus m'empêcher de me retourner en m'affaissant sur la table de massage tout ventre en avant.

– Je ne te crois pas !

– Être catholique et vouloir fonder une famille ne veut pas dire renoncer à la beauté. Tu étais la plus canon, on était tous là plein d'espoir.... Bon, j'adore ma femme, tu le sais, elle a d'autres qualités, mais toi tu étais unique. Bien sûr, Pierre-Henri, c'était la famille à particule, les plus aisés, on a pensé que c'était pour ça que tu l'avais choisi lui le gringalet plutôt prétentieux.

– Mais pas du tout, j'ignorais tout de vous, je n'ai jamais beaucoup fréquenté la paroisse, j'ignorais tout de vos histoires de famille, je n'étais pas du tout du sérail, simplement c'est le premier à m'avoir fait des avances

– Et pour cause, il a tout de suite fait passer le message, celle-là elle est pour moi, pas touche. On était sûr que tu cherchais d'abord une assise financière et un nom à particule. Même le curé nous a dit de nous calmer.

– Mais pas du tout, quel quiproquo, merci, sans toi je n'aurais jamais su. J'ai repris la position assise, et lui a continué son massage dans le plus grand silence. Je l'ai quitté en prenant un nouveau rendez-vous dans la semaine. Ses mains sur mon dos m'avaient fait le plus grand bien.

Je suis allée déjeuner seule pour la première fois depuis mon mariage dans ce même restaurant qui nous avait accueillis la veille. Je regardais les gens autour de moi, pour la plupart des collègues de travail, plongés dans des conversations animées dont je percevais des bribes : le dernier film d'untel, telle émission politique. Je les enviais de ces échanges qui viendraient enrichir leurs débats familiaux. Mon mari aussi avait cette chance de partager du temps le midi avec des collègues de travail.

Lorsque je l'ai épousé, je me suis éloignée de mes amies de la fac. Entre elles et mon époux se dressait un fossé. Elles ne comprenaient pas que je renonce à mon métier, elles m'avaient mise en garde contre ce petit milieu versaillais très replié et intégriste à bien des égards. Elle voyait en Pierre-Henri un monarchiste attardé. J'avais été blessée par leurs réflexions, j'ai tenté d'organiser une rencontre un midi avec mes trois amies dans un troquet à côté de la fac mais mon mari annonçait d'emblée la couleur avec son costume bleu marine, cravaté, sa chemise

boutonnée, sa coupe nette. J'ai soupçonné Delphine d'avoir orienté la conversation sur la procréation médicalement assistée uniquement pour m'ouvrir les yeux sur la voie que je choisisais. Pierre-Henri leur a servi le discours qu'elles attendaient, j'étais au bord des larmes, nous étions fiancés, notre date de mariage était fixée. Je pensais qu'avec beaucoup de douceur et tout mon amour je pourrais l'aider à poser un regard plus ouvert sur la diversité du monde.

L'inverse s'est produit, j'ai aimé l'aisance et le milieu confortable qui s'ouvraient à moi, le sentiment de protection qui allait avec. Je me suis repliée sur mes bébés si beaux, j'ai tourné le dos à mes amis, c'était inconciliable.

Je suis rentrée chez moi et me suis couchée. Augusta m'a réveillé vers 16 heures elle s'appêtait à aller chercher les petits à l'école et trouvait Augustin fiévreux, il valait mieux qu'il ne sorte pas. Il se plaignait de l'oreille, j'ai pris rendez-vous chez le médecin pour le lendemain. Je lui ai lu des histoires pour lui tout seul en attendant le retour des autres et pour me rattraper de mon absence.

Le soir j'étais décidée à faire accepter à Pierre-Henri un rendez-vous avec le père Frédéric où nous irions tous les deux.

– Tu penses qu'un prêtre est un bon conseiller conjugal ?

– Si tu préfères que nous allions voir un psychologue, je suis d'accord.

La famille de Pierre-Henri n'avait pas une haute opinion de tout ce qui relevait de la psychologie, à la rigueur la psychiatrie qui permettait d'éloigner les fous des familles et possédait le label médical. Pour le reste il restait la prière et s'en remettre à Dieu.

– Si vraiment ça peut te faire plaisir, allons voir ce brave curé qui a une parfaite expérience de la famille ! Son ton était moqueur et pédant.

– Je croyais que tu appréciais le père Frédéric, il nous a accompagnés dans notre mariage.

– C'est un bon orateur, il a fait des études, il ne sort pas de nulle part. Pour le reste, personnellement je sais comment je dois mener ma vie mais si tu as besoin d'être conseillée, je veux bien t'accompagner.

– Je n'ai pas besoin de conseils, notre couple a besoin d'aide. Me concernant j'ai déjà rencontré le père ce matin. Pierre-Henri s'est tourné vers moi, il est devenu tout blanc.

– Tu es allée te plaindre de moi ? Sa voix avait perdu toute assurance, il était touchant.

– Pas du tout, mais je t'aime, je tiens à toi et je ne veux pas que notre relation se détériore.

– Comment ça, se détériore ? Mais tu es devenue complètement folle. Nous allons avoir notre cinquième enfant, nous sommes une famille comblée, tout le monde nous envie.

Cette petite phrase raisonna dans ma tête car ce n'était pas la première fois qu'il l'énonçait : il fallait que les autres nous envient, nous devions être enviés.

– Les autres n'en ont rien à faire de notre famille, ils ont la leur. Il n'y a pas qu'un seul modèle familial.

Pierre-Henri est allé raconter une histoire aux enfants. J'ai tenté de reprendre la conversation plus tard mais il n'était pas disponible.

– Je n'en reviens pas que tu aies pris l'initiative d'aller parler de notre couple au curé qui nous a mariés. Mieux valait ne pas insister, j'avais son accord pour prendre rendez-vous, c'était le principal. Je lui parlerais plus tard du kiné, ce n'était pas le moment.

Les jours suivants Pierre-Henri m'a semblé plus attentif. Je suis retournée à ma seconde séance chez notre ami Mathieu, son massage m'avait vraiment soulagée. Il m'a demandé des nouvelles de mon mari et je lui ai expliqué que je ne l'avais toujours pas mis au courant de mes séances. Ne souhaitant pas passer pour une intrigante, je lui ai parlé de la crise que traversait notre couple et de notre rendez-vous proche avec le père Frédéric, lui précisant que c'était moi qui étais en souffrance tandis que Pierre-Henri ne voyait pas où était le problème. Pour notre ami les échanges en présence du curé étaient une bonne idée, c'était un type intelligent et clairvoyant mais il ne pensait pas que cela ferait bouger les choses. Il me conseillait plutôt un professionnel des couples en crise.

Ce terme me donna des frissons, on n'en était pas encore là mais après tout... Je me sentais de plus en plus étrangère aux idéaux de mon époux.

Mathieu avait fait le lycée et une année de prépa avec Pierre-Henri, il me confia avoir toujours été impressionné par la volonté farouche de ce dernier à être le premier, celui qui va susciter l'admiration. Son désir d'être en position d'exception et en parallèle l'impossibilité totale d'échanger des points de vue. Il ne dérogeait jamais à sa règle, ne savait ni argumenter ni réfuter. Il n'avait pas d'amis car c'était prendre le risque d'être contrarié, de toute façon il traçait droit devant lui, l'amitié c'était du superflu. Il a ajouté avoir été étonné de la vitesse avec laquelle je m'étais laissée... et c'est là qu'il a eu ce lapsus : piéger, non, pardon, corrigea-t-il : séduire.

– Tu n'as pas l'air de le porter dans ton cœur.

– C'est un homme particulier mais à tes côtés il semblait s'être un peu assoupli, il est vrai qu'on ne se voit que dans le cadre des rencontres paroissiales et œcuméniques.

– Tu penses que je me suis laissée prendre comme une potiche ?

– Pas du tout, Pierre-Henri a toujours tout obtenu dans la vie, dès que tu es apparue, il nous a fait savoir que tu étais pour lui, pas un d'entre nous n'a eu le courage de le concurrencer, il

a toujours eu tous les premiers prix... Vraiment, désolé, je suis trop maladroit, tu vois je n'avais aucune chance. En tout cas, même le père Frédéric a trouvé que tout a été très vite de ton côté aussi.

J'étais étonnée d'apprendre que dès le départ notre couple avait posé question. Je me sentais surtout idiote de m'être laissée éblouir comme une petite fille devant un château. Je quittai le cabinet à la fois soulagée de mon dos mais avec un poids sur l'estomac. Personne n'avait été dupe de ma conduite de bécasse aveuglée.

Je me trouvais sans consistance, méprisable, irresponsable d'avoir déjà donné le jour à quatre enfants qui me demanderaient des comptes, un jour.

J'ai toujours eu le nez dans mes études, je ne voulais pas voir les garçons qui s'intéressaient à moi, j'avais terriblement peur d'être abandonnée avant même d'avoir entamé une relation, alors j'ai obéi à mon père partageant l'idée que rencontrer mon futur époux dans un cadre trié de catholiques pratiquants issus de bonne famille serait la meilleure garantie. Je me sens accablée par ma lâcheté, ma bêtise. Cette cinquième grossesse me réveille brutalement d'une léthargie qui me semble incompréhensible.

Si je demande le divorce, Pierre-Henri et sa famille obtiendront sans problème la garde des enfants, il ne m'a pas violée, j'étais consentante, je n'ai jamais pris la pilule, de plus je n'ai rien de concret à lui reprocher. Il est ce qu'il a toujours été, c'est moi qui ne suis plus la même.

Le matin de notre entretien chez le curé, nous avons déposé les petits chez mes beaux-parents, prétextant un examen médical. Pierre-Henri était tendu, je lui avais offert dans la semaine un beau pull bleu à torsades, lui suggérant de le porter avec un simple T-shirt, je ne supportais plus sa tenue cravatée du week-end. Il avait fait l'effort de le mettre mais par dessus une chemise et une cravate qui ressortaient, c'était ridicule.

Lorsque nous sommes arrivés chez le père, mon mari a tout de suite donné le ton :

- Agnès a des problèmes de femme enceinte, je ne peux pas la contrarier, c'est pour ça que j'ai accepté de venir, mais pour moi tout va bien dans ma famille, je n'ai rien à dire.

– Alors je parlerai, ai-je simplement ajouté. Avec franchise j'ai expliqué ma peur de l'abandon, mon choix chrétien, mon désir d'enfant, mais que tout était allé beaucoup trop vite, je chavirais, je ne voulais plus de cette vie, je désirais une vie sociale, un mari moins rigide, des enfants qui ne seraient pas élevés dans le moule de celui de leur père. J'ai vidé mon sac et me suis effondrée en larmes à la fin après avoir énoncé clairement les choses : je ne voulais plus de cette vie.

Pierre-Henri était blanc comme un linge, il ne pouvait énoncer la moindre parole, il regardait fixement le mur, il me faisait peur. Le curé était débordé, son visage inquiet montrait qu'il n'était pas qualifié pour gérer ce type de situation. Il aurait dû m'arrêter avant, ne pas me laisser tout déballer d'un coup, il fallait reticoter petit à petit.

Un grand silence s'en est suivi, le père Frédéric nous a proposé une prière à réciter tous ensemble. Il ne gérait plus rien. Mon mari et moi avons fait semblant de réciter cette prière grotesque qui n'avait aucun sens dans de telles circonstances. Le curé nous a congédiés en nous conseillant de nous rendre chez un professionnel : c'était plus grave qu'il ne le pensait.

On est sorti perdus, malheureux, sans la moindre envie d'aller récupérer nos enfants chez les beaux-parents qui nous auraient harcelé de questions. Pierre-Henri a téléphoné prétextant qu'un problème de grossesse nécessitait des examens supplémentaires. On est rentré à la maison et l'on s'est effondré tous les deux, chacun de son côté sans pouvoir avoir le moindre échange. Pour moi je savais que c'était fini, je ne reviendrais plus en arrière, lui semblait commencer à en prendre conscience mais peut-être me trompais-je... Pierre-Henri est allé récupérer les enfants chez ses parents.

La nuit suivante je perdais les eaux et accouchais d'un grand prématuré, une petite fille d'un kilo trois qui est restée six semaines en couveuse. Nous nous sommes relayés à ses côtés, portés tous les deux par le désir qu'elle vive. Contre l'avis de mon mari, je l'ai appelée Victoire, c'est le premier prénom que je choisisais, pensant, un peu superstitieuse, qu'avec un tel prénom elle survivrait. C'est ce qu'elle a fait, ma première enfant brune aux yeux sombres.

Durant toute cette période nous avons été fortement soutenus par notre petit groupe confessionnel. Le père Frédéric nous a rendu de nombreuses visites. En ce qui me concerne je n'arrivais plus à penser, ni au passé, ni à l'avenir. J'accomplissais comme un automate les gestes du quotidien auprès des enfants, gardant toute mon énergie pour soutenir ma petite Victoire expulsée beaucoup trop tôt. Je lui déversais un flot de paroles, de berceuses, d'excuses, je l'inondais de mots afin de lui faire oublier tous ses branchements. Concernant son père je m'éclipsais dès son arrivée, à la fois pour reprendre des forces mais surtout parce que je ne pouvais plus soutenir son visage effondré face à notre bébé machine.

Depuis l'accouchement, mon dos me faisait terriblement souffrir, je continuais à fréquenter le cabinet de Matthieu, il était attentif à mon égard mais plus aucune parole ne sortait de ma bouche, j'étais une coquille vide. La douleur dorsale s'est effacée lorsque que l'hôpital nous a annoncé que nous pourrions récupérer notre bébé très prochainement, elle était hors de danger.

Des idées effrayantes me traversaient l'esprit, comme partir avec Victoire et laisser les quatre autres à leur père, ou bien garder les deux plus petits et lui confier les deux autres, fuir avec les deux filles, prendre l'aîné et le bébé... Bref, je traversais une tempête et décidais de consulter un psy que j'avais eu l'occasion d'entendre à la radio dans une conférence sur la culpabilité des mères de grands prématurés. Je n'en informais pas mon mari, de toute façon nos échanges s'étaient rétrécis autour des problèmes matériels concernant nos enfants.

J'ai emmené Victoire en porte-bébé, persuadée qu'il était important qu'elle assiste à cette première rencontre. Elle m'a accompagnée trois ou quatre fois puis j'ai poursuivi seule mes séances. Ma difficulté n'était pas la culpabilité envers mon bébé mais celle que je ressentais envers toute ma famille que j'avais construite sur un faux-semblant.

J'ai arrêté la fréquentation hebdomadaire de l'église, je m'y rendais parfois seule en pleine semaine pour faire le point avec ma croyance. J'aimais ce lieu de silence et de recueillement.

Pierre-Henri se rendait à la messe accompagné de Gabriel et de Clotilde, ne me faisant aucun reproche, il était totalement éteint. Je ne me sentais aucune prise sur la réalité, le temps passait, Victoire grossissait, elle était facile mais très présente, on ne risquait pas de l'oublier. Les enfants étaient en bonne santé, c'était déjà cela. Mes séances me faisaient du bien mais j'étais encore loin d'y voir plus clair.

Lors d'un temps de recueillement à la chapelle, le père Frédéric est venu s'asseoir à mes côtés, il m'a fait part de ses préoccupations concernant Pierre-Henri. Il n'était pas le seul, tout le petit groupe s'inquiétait et le mot dépression a été prononcé :

- Il n'a plus sa verve, son mordant, il n'a plus sa consistance, il semble éteint de l'intérieur.
- Qu'est-ce que je peux y faire ? Le curé s'est excusé, il ne souhaitait pas me culpabiliser, il avait lui-même tenté de lui parler...

Ma belle-mère était allée le voir, ne reconnaissant plus son fils, pour elle l'arrivée de ce cinquième bébé l'avait ravagé. Le père se sentait démuné et venait me confier toute sa détresse. C'était un monde renversé et en même temps sa détresse me touchait, il comptait sur sa position de représentant de Dieu pour aider les autres et ça ne fonctionnait pas. Je lui ai répondu que ça se passait bien avec ses enfants et que de toute façon il n'y avait que lui qui pouvait faire quelque chose s'il voulait s'en sortir.

- Toi tu sembles aller beaucoup mieux, a-t-il ajouté avec douceur, sans aucune ironie.
- C'est vrai, je vois un psy depuis quelque temps et je me sens sortir doucement du tunnel.

Son regard s'est tourné vers le tabernacle exposé : « il sait mieux y faire que moi », a-t-il déclaré d'une voix triste. J'ai pensé que le père traversait lui-même une crise existentielle, une crise de croyance. Je lui ai juste dit :

– C'est important de douter, c'est la marque de notre humanité.

Je me suis levée et suis partie, je ne pouvais rien pour lui. Au fil de mes séances, je prenais conscience de ma responsabilité envers mon époux et non de ma culpabilité. Je l'avais choisi pour ce qu'il était, une assurance sur la vie, le désir de fonder une famille solide, des conditions de vie aisées, une certaine raideur de pensée dont je n'ai jamais été dupe, en contrepartie je mettais de côté mon avenir professionnel dans un collège de banlieue, ce qui me semblait peu de chose en échange de ce que je recevais.

C'est moi qui avais changé, pas lui, et comme il avait misé sur moi pour l'étayer, c'est un tout un pan de lui qui s'effondrait.

La foi était en train de me quitter, elle m'avait soutenue durant mon adolescence, aidée à me structurer après le départ de ma mère, je lui devais tant... Le vertige de me dire que ce dieu protecteur et aimant, que cette vie terrestre qui se prolongerait sous une autre forme, il fallait que j'y renonce si je voulais être en cohésion avec moi-même, ce pas-là, j'étais en train de le franchir et je devais par honnêteté en informer mon époux.

Je savais que pour lui cette révélation aurait l'effet d'un cataclysme. La religion était à la base de notre union, de notre projet de vie. Jamais Pierre-Henri ne supporterait de vivre avec une femme qui ne croyait plus en Dieu.

Je me décidai un vendredi soir après le coucher des petits avec l'idée qu'il disposerait du week-end pour accuser le coup. Pierre-Henri m'a écouté sans m'interrompre, son regard avait glissé vers l'intérieur, c'était comme s'il s'était barricadé en lui-même. Lorsque j'ai eu fini un long silence s'en est suivi.

– Pierre-Henri, dis-moi quelque chose s'il te plaît, je n'ai rien contre toi.

– Tes mots, je ne les comprends pas, tout cela n'a aucun sens pour moi. Nous faisons partie de la maison de Dieu, c'est tout, tu subis sans doute l'influence de quelqu'un, c'est passager, on ne peut pas vivre sans Dieu, c'est ainsi.

– Ce n'est pas un caprice, j'ai perdu la foi, j'en mesure toutes les conséquences.

Il a fait celui qui ne m'entendait plus, ou peut-être était-ce vrai, le week-end s'est passé comme si de rien n'était. Le dimanche il est allé à la messe avec les enfants, ne m'a fait aucun reproche et je n'ai pas eu le courage de réaborder le sujet.

La semaine suivante, j'ai souhaité informer le curé de ce qui se passait dans ma vie, il avait toujours été honnête à mon égard, je lui devais la vérité. Il m'a écoutée, j'ai senti dans son regard une profonde tristesse et un grand désarroi :

– Je ne sais pas quoi vous dire, vous avez traversé une période difficile, Dieu vous a peut-être déçue, je connais votre honnêteté.

– Non, mon père, Dieu ne m'a pas déçue pour la bonne raison qu'il n'existe pas.

Ma réponse était lapidaire, cinglante. Le curé a posé ses mains sur mes épaules : « vous serez toujours la bienvenue ici ». Il s'est éloigné, la tête baissée, lui si prompt à manier le verbe était resté sans voix. Je m'étonnais de mon audace, je quittais l'église soulagée.

Dans l'ordre que devais-je faire, chercher un travail ? C'était indispensable pour mon indépendance financière. Étant donné l'absence de profs, je savais que je n'aurais aucun mal à obtenir un poste mais dans quelles conditions... Je passai au rectorat afin de remplir un dossier et le soir même en informai mon époux.

– Tu es inconsciente, ma pauvre femme, tu t'imagines travailler avec cinq enfants en bas âge ? A moins que tu aies décidé de nous abandonner tous.

J'étais effondrée, il avait raison, j'étais totalement piégée, et d'ici que les enfants grandissent...

– Je n'abandonnerai jamais les petits, je n'ai pas non plus de griefs contre toi. C'est moi qui ai échangé, alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

– On va continuer comme avant pour nos enfants qui n'ont rien demandé. J'ai pris note que la religion n'a plus de sens pour toi, j'assumerai seul avec l'espoir qu'un jour tu y reviennes. Tu es ma femme pour la vie.

Cette dernière phrase me donna des frissons. Je n'avais pas le choix, mon mari n'était pas mon ennemi, il avait fait un pas vers moi que je n'aurais jamais soupçonné. Il semblait accepter la personne que j'étais devenue, il fallait tenter l'expérience.